

Marc  
**WEITZMANN**

**FRATERNITÉ**

roman

DENOËL



**Fraternité**

DU MÊME AUTEUR

*Enquête*, roman, Actes Sud, 1996

*Chaos*, roman, Grasset, 1997, Folio n° 3264

*Mariage mixte*, roman, Stock, 2000. Le Livre de poche n° 15221

*Livre de guerre*, Stock, 2001. Le Livre de poche,  
coll. Biblio essais, 2002

*28 raisons de se faire détester*, chroniques littéraires, Stock, 2002

*Une place dans le monde*, roman, Stock, 2004

Marc Weitzmann

# Fraternité

roman

DENOËL



*à Yasmina*



Nie-moi quelque chose afin que nous  
soyons deux.

Montaigne, *Les Essais*



Tout de suite détesté, pense Francis dans le taxi qui obliquait à droite et s'apprêtait à quitter le périphérique, une de ces sensations brutes dont on ne revient pas pense-t-il, alors que précisément, sur la gauche les bâches brunâtres d'un camion, devant lui la file de voitures noyée par le battement des essuie-glaces, précisément il revenait – sitôt que mes parents, ces déplacés chroniques, y ont posé le pied, j'ai haï cet endroit et ceux qui s'y trouvent.

La main de Fatma tanguait au rythme de la voiture depuis le chapelet enroulé au rétroviseur, un musulman pense-t-il assis sur la banquette arrière où le chauffeur l'oubliait, un Arabe, le buste penché vers le pare-brise, tendu, joues en broussaille, un profil qui se noyait dans le plomb sale et froid du matin.

Les couches superposées des nuages contre les tours battues par la pluie, l'enseigne vert acide de l'hôtel Campanile sur le béton, tandis que le taxi d'un coup de volant virait sur l'embranchement, abordait la bretelle de sortie. L'oncle Shura, qui était le cousin germain de

mon père, et moi-même avons haï cet endroit de façon radicale pense Francis dans le taxi, moi sur le mode de la haine et lui sur celui du mépris, et ça dès le jour de l'eménagement en septembre soixante-quatorze. La plupart en septembre soixante-quatorze pressentaient ce qui allait suivre et ventre à terre commençaient déjà de s'enfuir, mais nous non, nous toujours à contre-courant c'est l'époque où nous sommes arrivés. D'où ce crédit si facile à trouver bien que papa fût soudain au chômage, car même payé par l'État le salaire de maman ça n'aurait pu suffire, il a fallu *en plus* ce lent goutte-à-goutte d'une hémorragie urbaine qui faisait chuter les prix. Atmosphère, discrète encore mais déjà perceptible, de désertion générale, impossible de ne pas s'en rendre compte même à seize ans et l'oncle Shura également, haïssant d'emblée, lui comme moi – moi dans une bonne mesure *parce que* lui –, ces rues médiocres aux noms médiocrement totalitaires. Rue Leningrad boulevard Aragon carrefour de l'Humanité et ce périphérique sous ma fenêtre qui prétendait au boulevard Lénine. Toute cette fraternité mensongère qui rappelait la terreur, la stase et l'ennui. Ces noms héroïques écrasants des dictateurs qui nous faisaient mieux sentir la petitesse, par contraste, de l'autre côté du boulevard, de ces médiocres petites maisons humbles et laides avec leurs médiocres petits toits rouges humbles et laids – et leurs 10 m<sup>2</sup> de jardin qui donnaient envie de se pendre. Et ne disons rien des tours – ces ailes de corbeaux morts dressées contre le ciel. Car à cinquante ans et derrière eux six déménagements, papa sans perspective

et le salaire de maman à douze mille francs actuels, quelles chances avaient-ils de répondre aux critères pour l'obtention d'un prêt immobilier, pense-t-il dans le taxi. Sauf s'il s'agissait non d'acheter mais de s'ancrer dans le désastre et ça ils ont dû le voir tout de suite à la banque. D'où malgré le chômage cette absurde accession à la propriété – eux qui jusqu'alors s'étaient refusé le titre de propriétaire, ils s'y mettaient, maintenant qu'ils ne le pouvaient plus. Dans un lieu, de surcroît, qui se muait en *non-lieu*, où nous sommes arrivés en septembre soixante-quatorze, pense Francis dans le taxi. Car *jamais* nous n'aurions pu trouver ailleurs et nul autre que nous n'aurait eu cette idée – *tous ceux* qui en avaient les moyens foutaient le camp, à ce moment-là. *Ils foutaient le camp.*

Et moi, vingt-huit ans plus tard, me voilà de retour, pense Francis.

Le taxi ralentissait, cherchait sa voie sous la pluie parmi les sens interdits, les travaux, les flèches jaunes de déviation qui font toujours barrage à ce rond-point où le périphérique se change en boulevard – paysage déchiqueté de tours noires sous ciel noir, catastrophe des parkings, tristes taches colorées des voitures immobiles devant le béton des maisons individuelles.

Il prit à droite boulevard Oradour-sur-Glane, vers le rond-point des Fusillés, évitant l'entrée du tunnel qui dans l'autre sens vomissait son épais trafic automobile aux couleurs écœurantes, dépareillé, sali par la pluie, achevant le chaos matinal d'une touche supplémentaire de laideur. Des essuie-glaces en furie s'agitaient sur les pare-

brise pour semblait-il balayer ces rafales de pluie barrant les vitres des portières, le béton clair du boulevard, celui plus noir des HLM, le vert crasseux du gazon écrasé sous les plaques de nuages qui ne laissaient filtrer dans le vent qu'une débilite clarté blanchâtre. Les voitures avec de lourds froissements de tôles cherchaient à fuir, se doublaient sans succès. À l'intérieur on ne percevait guère que des silhouettes dénuées de traits distinctifs, des bustes sombres, sans visages, certains au téléphone qui semblaient parler seuls, leurs mains agitées au-dessus du volant, la bouche tordue dans le vide – bientôt 9 heures du matin le pire instant du voyage, ce qu'il te reste d'énergie commence à fondre et ton corps s'engourdit sur la banquette, se dissout dans le matin sinistre comme un cadavre oublié sur le champ de bataille. La main de Fatma tremblait au rythme de la route ; de toute la voiture montait avec la poussière du chauffage une douceuse puanteur de caoutchouc, déodorant mentholé, moleskine et baskets sales ; et dans ce silence mauvais, implacable, quelque chose le changeait en poids mort.

D'ailleurs il pleuvait déjà en soixante-quatorze quand nous sommes arrivés, et en quatre-vingt-un quand je suis parti, tout comme les rares fois depuis où j'ai consenti à leur rendre visite, quand ai-je jamais vu ce *trou* autrement que sous la *flotte*, pense Francis dans le taxi. Septembre soixante-quatorze, jour de l'emménagement peu après le départ de l'oncle Shura, il observait depuis une fenêtre maman trois étages plus bas traversant la rue un épais carton entre les bras. Elle était fort satisfaite, à

ce que je pouvais voir, de son nouveau logement. Dans le camion derrière elle agrippé à une armoire papa donnait le sentiment de se *battre* avec les déménageurs plutôt que de les aider. Arrivée en bas, levant la tête vers moi : « Dis donc mon petit chéri tu rêves, dit-elle, tu pourrais peut-être venir aider, tu crois pas ? » Et juste à cet instant mon frère, il sortait de la cage d'escalier, s'est retourné. Savoir pourquoi ces détails s'imposaient avec tant de netteté tandis que le taxi maintenant passait le bâtiment fort laid du palais de justice, translucide et sans forme et rendu plus translucide et informe encore par la grisaille et la pluie du matin. Ses yeux de biche, pense Francis, les grands yeux clairs sans défense de mon frère, qui pouvait sans mal et contrairement à moi porter trois cartons d'un coup, car il boxait depuis près de deux ans à ce moment-là, et commençait fort sérieusement d'envisager la pratique de sports bien plus ridicules encore – parapente alpinisme saut en parachute. Sa réaction à ce qu'était papa, si l'on risque une explication psychologique. Ce qu'il prenait pour le danger, l'action, l'affirmation d'une virilité agressive et libre, bien que son regard témoignât contre lui toute la douceur de son être. Car au fond toute sa vie mon frère aura cherché à s'endurcir pour rien. Moi je suis parti renversant tout sur mon passage et mon frère, qui est resté, se sera contenté de se faire étendre pense Francis dans le taxi. Le nez en sang sur les rings et puis finir comme ça maintenant, avocat d'office, assistance juridique ou Dieu sait quoi. La silhouette du palais de justice sur la vitre arrière s'estompait, enfoncée dans la

pluie. Divorces fauchés, casses misérables, vols de scooters, bagarres dans les cages d'escalier – son lot quotidien depuis qu'il fait dans la défense des pauvres, pense Francis, des opprimés, pense-t-il. De nous deux au fond sous ses grands airs mon frère a toujours été le plus serviable. Si proche des parents malgré ce qu'il aurait pu leur reprocher, lui bien plus que moi en fait, mais il était comme eux trop *gentil* pour ça, doté comme eux de cette antenne ultrasensible pour ce qui a trait au devoir – *conscient* du problème social, *dévoué* de naissance aux autres, *génétiquement* pétri de morale. Même à travers l'Atlantique son malaise se faisait sentir pense Francis, j'ai perçu dans l'appareil sa gêne lorsqu'il m'a appelé – son respect haineux qu'il prend pour de l'amour, cette crainte d'indisposer le grand frère de la famille, celui qui dans son esprit n'a de temps pour personne. « Tu pourrais peut-être venir nous aider tu crois pas ? » Nos regards se sont croisés ce jour-là brièvement puis il a pris le carton des bras de ma mère et juste à cet instant la pluie s'est mise à tomber, sans réponse j'ai fermé la fenêtre – oui oui oui déjà un ciel de ce genre ce jour de septembre soixante-quatorze, un ciel irrévocable.

À Brooklyn, j'ai pris le taxi pour l'aéroport les arbres étaient en fleurs, c'était le printemps, nous avons déjeuné en T-shirt avec Elizabeth sur cette terrasse du restaurant mexicain près de chez elle d'où nous avons l'habitude, par beau temps, tout en buvant trop de margaritas, de contempler Manhattan, puis retour dans son trois-pièces et quand je suis monté deux heures et demie plus

tard dans la limousine c'était le printemps, pense Francis dans le taxi.

Un crépuscule de printemps, soleil énorme et rouge bordé de nuit sur les gratte-ciel, hier le printemps aujourd'hui l'hiver, au fond l'Atlantique dans ce sens-là c'est *toujours* faire marche arrière – voilà pourquoi haïr est le mot, pense-t-il. Le taxi maintenant abordait la place des Fusillés, avec à droite le bunker de la galerie commerciale, l'enseigne pissreuse du Mammouth dans la pluie et à gauche l'esplanade de la Libération débouchant sur le cube de l'hôtel de ville, le plexiglas aveugle de ses fenêtres. Contournant le centre commercial la voiture vira sur le pont Maurice-Thorez qui surplombe les ruines de l'usine métallurgique désaffectée – deux cheminées de brique sur la pluie dressées tels des squelettes par-dessus les vitres brisées et noires du bâtiment principal et des carrosseries de voitures, des bouts de ferraille tordus, décharnés, abandonnés dans l'herbe aux couleurs de gravier. Une immobile furie de tours se hérissait derrière, cité du Bois-Joli, huit rectangles de béton détrempé, sale, noirâtre, couleur de tombes. Détestation totale dès ce premier jour en septembre soixante-quatorze et l'oncle Shura tout comme moi, pense Francis immobile à l'arrière.

J'ai immédiatement noté la répugnance et le mépris avec lesquels ce jour-là, sur les traces de maman, Shura faisait le tour des pièces encore vides. Strié de nuit, son visage long et lourd, taillé comme on dit à la serpe, son expression sarcastique impatiente et mauvaise. Maman sautillait autour de lui avec de petits rires, elle dessinait

dans l'air, de ses bras courts, des moulinets enthousiastes, « Ah bien sûr c'est pas le parc Monceau monseigneur », jappait-elle gentiment, en référence aux 200 m<sup>2</sup> surchargés qu'il possédait alors dans le XVII<sup>e</sup>. Elle était vêtue d'une paire de jeans et d'un sweat-shirt informe que l'on pouvait croire indispensables pour un déménagement, mais je savais bien moi que c'était là sa tenue habituelle – des *nippes*. Ça rendait plus évident encore le contraste avec l'oncle Shura, car lui en toute occasion ne se montrait jamais qu'impeccable. D'ailleurs à y réfléchir il y avait dans son élégance une brutalité un peu curieuse, note Francis dans le taxi. Une forme d'agression. Car le corps – petit râblé compact – de Shura dégageait une énergie *irascible*. On la sentait à l'œuvre dans ses moindres gestes même les plus aimables – et encore la dernière fois voilà six mois à Tel-Aviv bien qu'il eût le foie bouffé par le cancer et se trouvât endetté jusqu'au cou, pense Francis dans le taxi.

En septembre soixante-quatorze, mais ça devait changer avec le temps, Shura c'était le textile – le *shmat* –, achat et vente un peu partout jusqu'en Chine, « votre oncle exploite les enfants du tiers-monde mes petits chéris » traduisait maman je résume. Il avait aussi des prétentions culturelles notoirement bourgeoises – ses hivers à Gstaad par exemple, son festival de Salzbourg, « évidemment le petit doigt en l'air quand on a les moyens pourquoi se priver » traduisait maman je résume, « et chez les Allemands, en plus », ajoutait-elle lorsqu'elle était en forme. Je résume. Très près de ses sous, disait de lui

papa. Hypochondriaque et pessimiste, d'ailleurs c'est bien simple il a toujours affiché des positions de droite et ne croit qu'en la solitude. Mais la vérité est que nous ne savions rien de lui qui, du temps où nous habitions Reims, entre ses voyages d'affaires nous rendait visite deux fois l'an, avec dans le coffre de l'Alfa Roméo des cadeaux rapportés d'où, on ne le savait jamais à l'avance – sombreros du Mexique, sabres japonais, masques de Bali, *authentiques* casquettes de l'Armée rouge. Et sur le siège passager, parfois, une belle femme rousse qui m'impressionnait énormément et que nous appelions *tante Annabelle*, en fait sa maîtresse officielle car il y en avait d'autres – qu'il fût contrairement à mon père un homme à femmes allait de soi, même si à huit et dix ans ce que cela signifiait au juste nous échappait quelque peu. En d'autres termes, en d'autres termes, pense Francis dans le taxi, la voiture à présent longeait les grilles vertes de l'hôpital franco-musulman, son mur monotone de crépi taché avec la flèche rouge des urgences sur la gauche et derrière la ligne de tramway : bien qu'élevé dans un quartier pauvre du centre de Paris Shura avait réussi, et cela selon des critères vulgaires, contraires à toutes nos valeurs, qu'en principe nous aurions dû mépriser. Et c'est d'ailleurs ce que nous faisons, c'est bien là le problème, nous les méprisons tout en les reconnaissant. Comment ne pas s'en rendre compte lorsqu'on en venait à comparer ses vacances aux nôtres – lui, sa villa de douze pièces à Nice, un hôtel de luxe n'importe où entre Bangkok et Las Vegas, et nous chaque année le même bungalow au VVF de Valréas. Au

fond l'adolescence n'est qu'un épouvantable tissu de conneries, pense Francis dans le taxi. Dans l'adolescence, tu tiens pour acquis ce qui n'est que familier c'est-à-dire trompeur, et quand enfin se déchire ce rideau niais du familier, le monde apparaît dans toute sa laideur, dans toute son étrangeté. C'est l'heure de la solitude, l'heure de la *non*-appartenance – quoi de plus terrible, quoi de plus souhaitable. Tel fut l'effet sur moi de l'oncle Shura et son hostile élégance, ce jour de septembre 74 où nous sommes arrivés ici. Lui et mon père se sont toisés sur le trottoir, dans ce silence qui était autant l'expression d'une rivalité que d'un bilan commun. Le nouveau riche, solide et brutal dans le tissu délicat de son costume et, en face, l'aristocrate de la pauvreté volontaire – ventripotent, maladroît comme d'habitude, sa chemisette rose boutonnée jusqu'au col sous une veste verdâtre à carreaux et ses cheveux frisés en désordre dans le vent. Lorsqu'ils ont l'un et l'autre pris toute la mesure *existentielle*, pour ainsi dire, de cet appartement qui était désormais *nôtre*, ruine aux murs creux dans un immeuble dont tout annonçait la décrépitude prochaine. Lorsque enfin mon père a laissé éclater son *rire* devant le désastre – et que, grâce au silencieux mais manifeste mépris de Shura, le rideau de l'innocence déchiré, j'ai *compris* ce rire. Passé l'usine, passé le pont, passé la grille de l'hôpital franco-musulman et la cheminée du crématorium, le taxi s'engageait sur l'avenue de l'escadrille Normandie-Niemen. *Ne t'abaisse jamais comme eux à vivre dans un endroit comme celui-ci.* Voilà ce que j'ai pensé distinctement. *Ne t'abaisse jamais* à vivre



# W Marc WEITZMANN

## FRATERNITÉ

Marc Weitzmann a publié quatre romans : *Enquête* (1996), *Chaos* (1997), *Mariage mixte* (2000), *Une place dans le monde* (2004), un récit, *Livre de guerre* (2002) et un livre de chroniques littéraires, *28 façons de se faire détester* (2002).

Comment supporter le retour lorsqu'on hait ses propres origines ? Comment accepter la désolation du lieu où l'on a grandi ? Telles sont les questions qui brûlent de l'intérieur Francis, muré dans son silence, pendant un bref séjour dans la banlieue de son enfance. Ce scientifique spécialisé dans les biotechnologies vit à New York où il a tout sacrifié à sa carrière. En pleine crise psychologique et financière, Francis n'a que quarante-huit heures pour régler à Paris quelques affaires dont dépendent sa survie. Quarante-huit heures où il décide de renouer avec son frère avocat qu'il a toujours méprisé. À peine débarqué, la colère le submerge, l'insomnie le gagne, les fantômes surgissent. Les questions qu'il a cru résoudre – comment faut-il vivre ? où trouver sa place ? – se posent à lui de façon aiguë, tandis qu'autour de lui le pays s'embrase et s'enfonce dans la crise. Avec une rage lucide, *Fraternité* dresse un tableau sans concessions de la France d'aujourd'hui. Une machine de guerre romanesque qui n'épargne rien des illusions contemporaines.

DENOËL  
www.denoel.fr

B25717.4  08.06  
ISBN 2.207.25717.7  
16 €

